



La chaussette

Serge Cazenave-Sarkis

« ...tant — tant que brillera le soleil, combien d'étés me seront étrangers ? »

Il m'avait quitté sur cette phrase. Je ne me souviens plus du contexte, mais ses derniers mots résonnent dans ma tête comme les vers d'un poème inoubliable. Je ne le revis que trente ans plus tard. Toute une vie ! Mes études de médecine terminées, je m'étais installé dans une petite ville du centre de la France, avais épousé Mariette, eus deux filles — que nous perdîmes dans un accident de voiture... divorcé de Mariette, mené deux ou trois années une vie de patachon... par confort, subi volontairement une vasectomie... pour finir par rencontrer Anne, de vingt ans ma cadette, notre future maire, que j'épousais six mois plus tard.

Juste un peu vieilli, mal vêtu, coiffé d'un chapeau qui ne ressemblait à rien, il n'avait pas changé — moi si. Quand il entra dans mon cabinet, je le reconnus aussitôt. Lui pas. Si je n'avais pas conservé sur ma plaque le nom de mon prédécesseur, peut-être que mon propre nom lui aurait mis la puce à l'oreille. Intimidé, comme l'est tout nouveau patient, sans me regarder il me montra son bras blessé qu'en hâte il avait cautérisé avec une de ses chaussettes imbibée de bière. Je ne pus m'empêcher de sourire. Il remua la tête et sourit à son tour. « C'est, c'est tout ce que j'avais... sous, sous la main... » Comme je souriais toujours, il ajouta : « ...et, et aux pieds ! » Je souriais surtout parce qu'après tant d'années, il ne s'était pas départi, comme beaucoup de gauchers contrariés, de cette touchante façon syncopée de s'exprimer.

L'entaille était profonde et sa peau épaisse. Je dus lui faire plusieurs points. Malgré la difficulté que j'avais à enfoncer l'aiguille dans son épiderme, il ne broncha pas. Je ne lui fis pas payer la consultation, ni remis d'ordonnance. Mon nom, toujours... Il me regardait sans comprendre. Fixement. À cet instant, j'ai craint qu'il ne me reconnaisse. D'une façon détachée, tandis que je l'invitais à sortir, je lui dis : « Pour les accidents du travail, c'est gratuit ! » Mon argument le convint. Il me tendit la main et sortit. Je me félicitai de ne pas m'être découvert. De ma fenêtre, je le vis traverser la rue pour rejoindre une jeune fille plutôt jolie.

Elle s'accrocha à son bras valide et lui tendit la cigarette qu'elle était en train de fumer. À cette seconde, l'idée qu'elle puisse être sa fille disparue aussi vite qu'elle m'était venue... Comme celle d'avoir trop hâtivement imaginé, à tort, qu'il était saisonnier. Nous étions en pleine période de vendange et je passais depuis quelques jours le plus clair de mon temps à soigner des blessures dues à des accidents de sécateur... Ma journée fut chargée. Je la poussai jusque tard.

Je l'oubliai.

L'épisode de nos retrouvailles refit surface quand, le soir même, nous déshabillant pour aller nous coucher, mon épouse me demanda de bien enfouir mes chaussettes tout au fond de mes chaussures. « L'histoire de cette jeune fille découverte étranglée m'a traumatisée ! » Je dus faire une drôle de tête. Elle s'étonna : « Tu n'es pas au courant ? Ce n'est pas toi qui as constaté le décès ? » « Non, c'est Lambert qui était de permanence aux secours... je l'appellerai demain... » « Tu te rends compte... avec une chaussette ! »

Tout bascula. Dans ma mémoire des mots se mirent à tournoyer, toujours les mêmes : *chaussette – fille – mon ami – Dominique – mon ami – Dominique – chaussette – fille...*

Mécaniquement, je me rhabillai. Je sentis comme des dizaines d'yeux exorbités me pousser sur le visage, sur le haut du front, sur la tête, tout autour... J'avais l'impression d'en avoir partout. Anne me demanda si j'allais bien, je lui répondis une absurdité. Je la revois encore. Elle ressemblait à un pied de tomate. Je ne pris pas la peine de m'expliquer. Je quittai la maison et rejoignis en voiture mon cabinet. Durant les cinq kilomètres qui m'en séparaient, je ne pus m'empêcher de penser à l'énormité que nous avons commise trente ans plus tôt.

Mon ami et moi, pour payer une partie de nos études, animions sur la Seine des stages de canoë-kayak. Ce soir-là, nous avons bien bu. Les adolescents qui formaient le groupe dont nous avons la responsabilité étaient des habitués. Régulièrement, une fois par mois, pour le temps d'un week-end la ville de Montrouge nous en donnait la charge. À l'intérieur de ce groupe d'une vingtaine de jeunes gens, dont la plupart étaient devenus amis, était présente une jeune fille un peu simple et effacée que tous les membres de la bande se plaisaient à mater. Son visage, bien

que soigné, restait laid, et ses expressions repoussantes — contrairement à son corps dont les rondeurs bien placées ne pouvaient laisser personne indifférent. Combien de fois avais-je entendu sur sa plastique des propos et allusions pour le moins gourmands... Les paroles exactes m'échappent, mais il ne faisait aucun doute qu'ils fantasmaient sur son anatomie.

Ce soir-là donc, surprenant leur conversation un peu plus osée que d'habitude, il me prit l'envie soudaine, malsaine devrais-je dire, de vouloir les mettre au pied du mur. Il était tard. Le feu de camp finissait de s'éteindre. Personne ne songeait à le ranimer. La plupart des jeunes étaient partis se coucher. Les filles surtout. Tous ceux qui étaient présent m'écoutaient avec attention. Mon esprit libertaire les mettait à l'aise. Jamais il n'y avait eu entre eux et moi un quelconque rejet, une once de rébellion. Curieux, j'en profitai : « Si l'un d'entre vous a quelque sentiment pour elle, qu'il ait le courage d'aller lui signifier. » Personne ne dit mot. Je continuai : « Alors ? Elle est là, sous sa tente... Je suis sûr, moi, que ça lui ferait plaisir de savoir qu'elle a un amoureux, plusieurs même ! De recevoir un baiser comme jamais elle n'en a reçu... et que peut-être elle ne recevra jamais plus... Pas vrai ? Ne serait-ce qu'un soir... ce soir. »

Comme personne ne bougeait, pour l'exemple, je me levai et me dirigeai vers la canadienne de notre protégée. Arrivé devant elle, je m'accroupis, saisis le curseur de la fermeture Éclair et réitérai ma question : « Alors ? Qui se décide à accomplir un vrai acte d'amour ? Vraiment, aucun de vous ? » Mon ami était bluffé. Je remontai plus haut la fermeture. « Alors, toujours rien ? » Un nuage d'air chaud s'échappa. Oubliant la raison qui m'avait amené jusque-là, invité par cet effluve féminin, et soutenu par le pouce approbateur de mon ami, en fin connaisseur, après avoir mimé les fragrances délicieuses qui me parvenaient, inconscient des risques qu'un tel acte pouvait entraîner, je me glissai à l'intérieur de la tente.

Il y faisait sombre. Elle dormait.

Immédiatement je réalisai ma folie, mais ne sortis pas plus vite pour autant. Au contraire. Sans bouger, je restais là à la regarder. Imbécile.

Ma vision s'était faite à l'obscurité.

Endormie, elle n'était pas si vilaine.

Reptilienne.

Les yeux fermés, elle ressemblait à un lézard. Sa peau était lisse et étrangement brillante. Je n'ai jamais supporté l'alcool, et cette nuit encore moins. Je m'étais rapproché d'elle. J'ai souvenir, en futur homme de science, d'avoir voulu connaître la raison exacte de cette surbrillance. Mon souffle déranger son sommeil. Elle se tourna et se retourna brusquement. Il faisait chaud, elle râla, se cabra et se découvrit. Sa chemise de nuit entrouverte laissa apparaître un sein. Pour ne pas succomber je reculai et plaquai le plus possible mon dos contre la toile de tente. Mon envie de caresser ce sein était irrésistible. Malgré moi, je sentis mon sexe se gonfler. Se raidir. Terrible. Si j'avais pu, j'aurais crié. Ma situation devenait insoutenable. J'allais commettre l'irréparable lorsqu'en un éclair je ne pus plus rien contrôler. L'oursin logé dans mon bas-ventre perça avant même que je parvinsse à sortir de cette maudite tente. Je venais précocement d'éjaculer comme un puceau que j'étais encore. Dehors, il faisait frais, l'herbe était humide. Tout le monde était parti se coucher. Sauf mon ami qui m'attendait, debout, à un mètre de là, un sourire concupiscent aux coins des lèvres. Humilié, évitant son regard pareil à un miroir, je passai devant lui et dis en me redressant cette phrase pitoyable qui m'échappa : « Si tu veux, elle est à toi... »

Je ne sais ce qu'il fit.

Sans me retourner, je pris la direction des douches... et, en pleine nuit, à pied, rejoignis Paris.

Fini pour moi le canoë-kayak. On ne m'y revit plus.

La haine naît de ce que l'on connaît de nous et que l'on voudrait cacher. Nous nous revîmes, en ce qui me concerne sans plus aucun plaisir. Amusé, il tenta à deux ou trois reprises de me parler de cette lamentable soirée. De quelque façon, je l'en empêchai. Je ne voulais rien savoir. Qu'il ait ou non consommé, je m'en fichais. Nos relations s'espacèrent, jusqu'à ce jour libérateur où il m'annonça qu'il quittait Paris, les Beaux-Arts, ses études... pour rejoindre dans le Midi un groupe d'artistes réunis en communauté, dans une sorte de phalanstère... Nos contacts cessèrent. Il me reste de cette époque une aversion tenace pour les arts et les artistes en particulier. Tous des opportunistes, des manipulateurs, des menteurs professionnels que leur « Art » absout !

Et voilà qu'il me revenait, et que me revenait en pleine poire la honte de ma vie. Moi, le médecin, l'homme intègre qui faillit dans sa jeunesse abuser d'une jeune

filles pas tout à fait finies. Et qui se permit de l'offrir à un ami, comme on offrirait une part de pizza à un voisin de table !

Sans véritable raison, ou peut-être celle de vouloir lui coller sur le dos la responsabilité de mon triste agissement passé — son ascendance sur moi étant indiscutable —, je ne pouvais m'empêcher de penser que c'était lui qui avait pu commettre cet acte odieux, avec une chaussette... à toujours vouloir être original... ça lui ressemblait trop !

Et je l'avais soigné. Ne lui avais rien demandé. Et, ayant pris connaissance du crime de la bouche de ma femme — premier magistrat —, ne l'avais pas dénoncé non plus. Ma complicité n'allait faire aucun doute. Personne ne devait savoir. Par précaution, je devais très rapidement récupérer dans ma poubelle, parmi les cotons et gazes usagés, la chaussette ensanglantée pour la faire disparaître.

Je ne pus atteindre mon cabinet. Au carrefour flambant neuf, à quelques dizaines de mètres de ma destination, des véhicules de gendarmerie m'en empêchèrent. J'empruntai discrètement un chemin à travers les vignes et pris la fuite.

J'étais très mal. Avaient-ils découvert quelque chose ? M'attendaient-ils ? S'apprêtaient-ils à me tendre un piège ?

Je roulai toute la nuit en direction de Toulouse. Sans raison, la ville m'importait peu. Je la dépassai... Sur une aire, je fis le plein d'essence et me payai une bouteille de rhum. J'avais sans m'en rendre compte passé la frontière espagnole. Sur cette même aire je m'endormis.

Aux alentours de sept heures du matin, la sonnerie de mon portable me réveilla. Il faisait jour. C'était Anne.

— Ah, enfin ! Tu es où ? Je m'inquiétais...

— Je...

— Je t'entends mal, tu m'entends ? Nous devons déjeuner chez le préfet. La ministre de la culture sera présente... Tu m'entends ? Tu n'as pas oublié ?

— Ah ?

— Tu as bu ?

— Hein ?

— Oui, tu as bu. Elle vient inaugurer la première sculpture monumentale de la série qui ornera les plus beaux ronds-points de France... La ministre, tu m'entends, la ministre ! Et le sculpteur Nicky sera là lui aussi !

— Ah ?

— Au fait ! La morte. C'était un suicide. Elle s'est pendue avec un bas !

— Pas une chaussette ?

— Non, pourquoi ?

Je raccrochai et tapai aussitôt sur mon iPad : *Nicky sculpteur*. J'obtins : *Dominique Palus, alias Nicky, célèbre sculpteur né à Montrouge...*

Je réalisai ma confusion. Dominique, Nicky ! Dominique Palus ! Mon ami.

Pris d'une merveilleuse euphorie, après m'être envoyé le reste de rhum, fou de joie, hurlant plus fort que tous les supporters de clubs de foot de la planète réunis, je chantai : « Nickyky ! Nickykykyky ! Le passé, on l'a niqué ! Niqué, niqué, le passé on l'a niqué ! » Je quittai la station.

Demi-tour. Direction la maison.

« Info Route. À hauteur de... terrible accident... percuté de plein fouet... vive allure... aucune chance... morts sur le coup... jeune couple... voyage de nocces... l'occupant du véhicule roulait à contre-sens... »

Vingt-cinq kilomètres à contre-sens, et j'en réchappai ! Combien d'étés ?...